

GALERIE
VALERIE
DELAUNAY



Dossier de presse

Le paradoxe du cartel

Commissariat Isabelle de Maison Rouge

ACTIONS ANONYMES S.A. – Julien BENEYTON – Corine BORGNET – Katia BOURDAREL – Jérôme CAVALIERE – Philippe CAZAL – Sylvain CIAVALDINI – Arnaud COHEN – Jean DAVIOT – Damien DION - Yann DUMOGET – ERNEST T – Thierry FOURNIER – Bérengère HENIN – Daphné LALONDE – Luc LAPRAYE – Eric LETOURNEAU – Isabelle LEVENEZ – Popy-Loly de MONTEYSSON – Simon NICAISE – anthony peskine – Pierre PETIT – Hubert RENARD – Pascaline REY – Stéphanie ROLLIN & David BROGNON – Benjamin SABATIER – Jeanne SUSPLUGAS – Agnès THURNAUER – Dana WYSE

Exposition du 9 novembre au 23 décembre 2017
>>> Vernissage le jeudi 9 novembre de 18h à 21h

Visite particulière presse. Nous contacter.



Une exposition proposée par Isabelle de Maison Rouge pour la Galerie Valérie Delaunay.

Toute œuvre exposée dans une institution est identifiée par ce que les musées d'art nomment communément un « cartel » affiché auprès de l'œuvre. L'origine du terme vient de l'italien cartello, qui indique la charte, l'affiche de papier ou le parchemin sur laquelle s'inscrit du symbolique, le blason ou le cartouche du chevalier sur lequel sont apposées ses armes et sa devise. Le cartel est également une affiche de corrida. Par ailleurs, une signification singulière du terme propose de lire le mot cartel comme une lettre qui sert d'avis de provocation en duel, au XIX^e s kartell désigne également une entente entre des entreprises et depuis les années 1980, le terme de « cartel » est utilisé par la justice américaine pour désigner les narcotrafiquants colombiens, son emploi s'est ensuite généralisé à toute organisation criminelle dont l'objectif est de promouvoir et contrôler les opérations de trafic de drogue... le mot se voit revêtir des sens et des usages variés selon les époques et contextes.

Dans le domaine des Beaux Arts, l'histoire du cartel s'inscrit dans l'histoire de la muséographie. La plaquette sur l'encadrement de l'œuvre d'art donnant des informations sur cette œuvre se résume alors à la plus petite unité non interprétative. Au XIX^e siècle, moment de l'initiative de l'étiquetage des œuvres, les informations du cartel étaient intégrées au cadre du tableau (cartel indique aussi un encadrement). Depuis, le cartel prend la forme d'une plaque ou d'une étiquette, fixée à proximité immédiate ou directement sur le cadre d'un tableau, sur le socle d'une statue ou sur un monument. La plupart du temps les informations qui s'y trouvent sont toujours concises et composent une fiche d'identité de l'œuvre en mentionnant : son auteur ou son groupe culturel d'appartenance, son intitulé ou titre, le lieu et la date de production, les matériaux et techniques de fabrication, lorsqu'il s'agit d'une œuvre présentée dans une institution muséale est indiqué également son mode d'acquisition (achat, donation, datation, fouilles archéologiques, etc.), sa date d'entrée au musée et son numéro d'inventaire. Son texte se doit d'être le plus scientifique possible.

Le cartel fait donc partie du dispositif d'accompagnement de l'exposition, il est le premier support sur lequel le visiteur à la recherche d'une information sur une œuvre peut s'appuyer. La petite taille de l'étiquette s'explique avant tout par le souhait de ne pas nuire à l'œuvre et ne pas encombrer le champ visuel du spectateur. Néanmoins, la tendance est aujourd'hui d'en agrandir le format et les caractères afin de donner davantage de place à la pédagogie qui entoure l'œuvre.

Vecteur de sens, chargé de rendre intelligibles et cohérents le parcours et le regard posés sur l'objet exposé, le cartel peut aussi endosser une fonction symbolique, proférant un discours latent qui se situe au-delà de sa simple mission d'étiquetage, de signalisation et d'explication. Il peut prendre une part active à l'édification des musées, ou des lieux d'expositions qui l'utilisent. Que les cartels offrent une apparence de neutralité ou qu'ils revendiquent au contraire tacitement leur statut «militant», ils sont pensés comme l'un des éléments clés de la médiation. Leur présence (ou absence) n'en souligne-t-elle pas la dichotomie présente : la connotation et la dénotation, le signifiant et le signifié, le contenant et son contenu, l'implicite et l'explicite du discours? En effet, ces étiquettes sont en règle générale «normalisées» quant à la forme, au format, à la matière dont elles sont composées (support en métal ou en plastique...), à la typographie qu'elles adoptent, à la position qui leur est donnée, par rapport à l'objet et vis-à-vis du regard du visiteur. Et ce caractère homogène autant que détaché concerne aussi le style de rédaction qui doit respecter le principe de scription (celui qui écrit est contraint de se plier aux normes d'écriture imposées et fixées par un contexte historique, scientifique ou politique). Pour divulguer son savoir via le texte de l'étiquette, le scripteur doit résumer (la connaissance) et traduire (le jargon de spécialité) en fonction des contraintes imposées par la situation de communication spécifique à l'écrit dans l'exposition (prendre peu de place, être très parlant, ne pas gêner l'esthétique d'une scénographie...). Les cartels peuvent alors devenir étonnamment bavards. Et pourtant, entourer l'œuvre d'une batterie de commentaires, c'est prendre le risque de la masquer et de voir l'œuvre s'effacer au profit de l'artiste et de tous les discours périphériques, ceux-ci - à leur tour - parlant plus fort que l'artiste et que l'œuvre.

Si selon différentes études réalisées par des musées un visiteur stationne en moyenne entre 13 et 30 secondes devant une œuvre d'art dont pas moins de 11 secondes devant son cartel... l'exposition « le paradoxe du cartel » permet alors de soulever l'ambigüité portée sur la définition du cartel ainsi que certaines problématiques entourant la médiation de l'art contemporain. Les contours de l'art deviennent parfois plus intéressants que l'art même. Ainsi le cartel ici fait œuvre... Toutefois si le cartel devient œuvre, que devient l'œuvre ?

Isabelle de Maison Rouge
Commissaire d'exposition indépendante

Anonymes S.A. est un collectif d'artistes et de non-artistes. L'action furtive est la base de leur fonctionnement. Le travail de ce collectif tourne autour d'une réflexion basée sur les rapports entre les gens dans notre société, il interroge sur les relations de pouvoir, de séduction et de faux semblants qui sont à l'œuvre dans le comportement de nos contemporains. Le principe d'Actions Anonymes S.A. est de toujours travailler avec d'autres personnes non issues forcément du monde de l'art mais venant d'horizons différents. Pour ce projet, ils ont collaboré avec Christine Satin et les petites mouillettes. Christine Satin et Amandine Catz, spécialistes des objets de découverte olfactifs pour les grandes maisons de parfums, ont mis à disposition du projet leur créativité et leur connaissance d'ennoblissement du papier technique dédié. Elles ont de manière ludique joué de dizaine de notes olfactives pour réinterpréter selon leurs sensibilités croisées la palette de chaque œuvre sous une forme parfumée.

Pour cette série de cartels orientaux (*Ramsès dans son harem, Thamar, Café arabe, Bédouins dans le désert*, 2017, papier, parfum) Actions anonymes S.A. s'est concentré sur quatre tableaux issus des collections du musée d'Orsay et d'une collection particulière. Le choix porté sur ces scènes typiques réalisées entre 1840 et 1905 de ce genre particulier de la peinture orientaliste insiste sur la fascination de "l'Orient" au sens large. Le cartel amorce la découverte du tableau (comme au travers d'un moucharabieh) l'œuvre se devine plus qu'elle ne se voit. Un nouvel élément de médiation est proposé : l'odeur qui joue comme une 3^e dimension à l'œuvre, invitant au voyage et à la rêverie. La fragrance qui accompagne chaque cartel évoque les senteurs orientales et renforce une vision exotique de l'œuvre.

Julien Beneyton est né en 1977 à Echirolles, il vit et travaille à Paris. Il est diplômé de l'ENSB-A de Paris en 2001 avec les félicitations du jury. Depuis, son travail est présenté dans de nombreuses expositions personnelles et collectives en galerie, foires, centres d'arts, musées (en France et à l'étranger) et a fait l'objet d'acquisitions institutionnelles (MAMCO, FNAC, FMAC)... Il fut notamment résident à la Rijksakademie à Amsterdam (2010-2011). Il est représenté par la Galerie Lily Robert.

A toute épreuve, véritable nature morte, représente les différents supports ayant servis d'inspiration pour son exposition personnelle en 2013. Chaque objet peint est une base de données pour les sujets des pièces principales (skateurs à Marseille, Oujda au Maroc, métallurgistes à Florange, groupe d'ex-adolescents grenoblois, etc). Le titre « À toute épreuve » est un hommage à une génération bercée aux films d'action qui met également en avant une philosophie de vie, tant pour l'artiste que pour ses sujets.

Corine Borgnet est une artiste plasticienne qui vit et travaille à Paris. Depuis 2002, elle développe un travail plastique protéiforme tant techniquement que symboliquement. Son travail privilégie trois thèmes principaux qui s'entremêlent et s'entrechoquent : l'enfance "The Young", le monde du travail "Office Art" et l'absurde «Cabinet de curiosité». Ses œuvres sont présentées dans des expositions personnelles et collectives en France comme à l'étranger et dans des collections particulières.

Os et graphite est un cartel réduit aux éléments du matériau qui compose l'œuvre. *Oeuvre d'art* (installation vidéo en boucle) est un cartel qui contient en soi son propre titre et sa propre désignation. *L'œuf est la poule* est un cartel qui interroge selon le paradoxe très ancien qui tourne en boucle « Qu'est-ce qui est apparu en premier : l'œuf ou la poule ? » et qui apporte sa propre réponse avec la mise en abîme de l'œuf au motif pied de poule.

Katia Bourdarel, née à Marseille en 1970, vit et travaille à Paris. Diplômée de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris. Aujourd'hui, elle est représentée par la Galerie Eva Hober à Paris, la Galerie Aeroplastics à Bruxelles et la Galerie Bernhard Bischoff à Berne. Depuis ses premières œuvres Katia Bourdarel joue avec la polymorphie des supports, de la peinture à la vidéo installation, sa pratique s'adapte au concept et à la sensibilité du projet. Elle s'inspire de la culture populaire et de sa propre histoire pour interroger la capacité d'émerveillement présente en chacun de nous et créer des œuvres autour de la mémoire personnelle ou collective. Son travail parcourt différents thèmes d'opposition comme la vie et la mort ; le bien et le mal ; la tentation et la peur ; l'innocence et la culpabilité.

La série "*pin-up*" joue sur les dissonances entre l'image et le texte. Tout est en surface, tout semble simple... mais quelque chose oblique et ouvre un interstice entre le visible et le lisible ; apparaissent alors les méandres de l'ambiguïté, du doute, c'est de là que naît la singularité de ce travail.

Jérôme Cavalière. Il est né, il vit, travaille et bien plus encore. Si vous souhaitez plus d'informations sur son travail, veuillez vous rapprocher de la commissaire d'exposition ou de la galeriste, c'est quand même leur boulot ! Et puis, c'est plus sympa d'échanger avec les personnes qui sont à l'origine de cette exposition plutôt que de lire un texte médiocre écrit par l'artiste. Si son travail ne vous a pas plu, ne vous gênez pas de le faire savoir, ça évitera qu'il soit invité à nouveau.

Philippe Cazal constitue des œuvres dont l'apparente simplicité repose sur de multiples « *strates de lecture* ». Connu pour ses détournements des usages publicitaires et médiatiques et pour ses travaux sur les mots et la typographie, Cazal déploie son activité d'artiste indifféremment à travers la performance, la peinture, la sculpture, la photographie, le livre et la vidéo. Larisa Dryansky [texte extrait du catalogue Festival photo et vidéo de Biarritz 2006].C.V. : voir pdf (page d'accueil du site) sur: www.philippecazal.com

«Chacune des œuvres ici exposées – les plaques (gravées en creux ou en relief) de laiton ou d'aluminium (anodisé ou non) : La Magie du succès, L'Art ne fait pas crédit, Philippe Cazal Modèle, Prétexe général & Perspective particulière ; le cadre protégé: Conservation n°1 – sont visuellement assez indicatives pour les identifier à ce que l'on pourrait nommer, si besoin était... le cartel».

Sylvain Ciavaldini vit et travaille à Paris, il est diplômé de l'École Nationale Supérieure des Arts décoratifs de Paris. Des ces premières productions, il privilégie la diversité des médiums adaptant le matériau au propos. Le travail de Sylvain Ciavaldini est polymorphe, il s'appuie toutefois sur une pratique du dessin récurrente qui structure sa démarche et formalise son propos. Entre poésie et « scientisme », l'artiste essaie dans ses productions de justifier par différents moyens la place de l'artiste, la création, l'imaginaire, tout ce qui constitue de près ou de loin l'acte de création.

Arnaud Cohen est un artiste conceptuel. Ses œuvres (sculptures, installations, vidéos, performances...) ont été présentées ces dernières années à Berlin (Rosa Luxemburg Platz Kunstverein, 2017), Buenos Aires (BIENALSUR, Musée Untref, 2017), Venise (Biennale de Venise, programmation officielle de la Suisse, 2017; Arts and Globalization Pavilion, 2017), Dakar (Biennale de Dakar 2016), Paris (Palais de Tokyo, Do disturb, 2016, Centre Pompidou, Museum On/off, 2016), Le Caire (Something else Biennale 2015). Il s'intéresse depuis de nombreuses années à l'invisibilité, la dernière frontière de l'art conceptuel. En 2012, il réalise Espaces Augmentés (<https://www.youtube.com/watch?v=hjsRDD8KYgs>), une œuvre vidéo consistant en une visite guidée d'une exposition collective sans accrochage. Depuis 2014, par le biais de sa fondation fictive ArtSpeaksForItself il est invité à travers le monde à réaliser des performances inaccessibles au public.

Ses plaques émaillées sont un double hommage au nu descendant l'escalier de Marcel Duchamp et au Musée des Aigles de Marcel Broodthaers, lequel affectionnait particulièrement les plaques émaillées, les coquilles vides et les concierges.

Jean Daviot vit et travaille à Paris. Sorti de l'école d'art de la Villa Arson à Nice, Jean Daviot utilise divers moyens d'intervention : la vidéo, la photographie, la peinture, mais aussi des actions dans le paysage ou encore des travaux sonores. Il utilise la plasticité du langage ou l'amphibologie des mots pour parler d'altérité.

« *Quand Isabelle de Maison Rouge m'a proposé de participer à cette exposition, J'ai cassé le mot CARTEL comme un œuf pour en faire une omelette, il est apparu son anagramme CLARTE et la conjonction de CLE et de ART tout un programme ...* »

Le travail de **Damien Dion** (né en 1985) s'inscrit généralement dans un contexte donné avec lequel il joue pour en explorer les interstices et générer une friction entre fiction et réel. C'est par des effets de récits, sous forme de textes, de performances, d'objets, de publications, de photographies ou de vidéos, que ses propositions se donnent à voir, à entendre, à lire.

Une opportunité à saisir, 2017, pièce conçue spécifiquement pour l'exposition prend la forme d'un cartel standard qui, tout en renvoyant à lui-même, se fait le récit de sa propre genèse, qui est aussi celui de la participation de l'artiste à cette exposition. Au-delà du caractère autoréférentiel, c'est donc le contexte social et son influence sur la création artistique qui est ici mis en lumière.

Né en 1970 à Calais, **Yann Dumoget** vit et travaille à Montpellier. Depuis *Compte-rendu*, présenté en 2011 à l'Espace Vuitton dans l'exposition *Ailleurs* et qui faisait suite à un tour du monde de 2 ans, la plupart des réalisations de l'artiste renvoient à des préoccupations économiques et sociales abordées avec simplicité et autodérision. Le billet de banque y tient une place à part, symbole de la financiarisation de l'économie en général et du marché de l'art en particulier, comme par exemple dans *More is not enough* au CRAC de Sète en 2016.

Ici, Aboule le fric ! et Méfie-toi du Krach qui vient ! sont deux lettres postées en septembre 2017 à l'attention de la galeriste Valérie Delaunay. Réalisées à partir de billets de banque découpés, elles reprennent la sémantique du cartel et la forme de la lettre anonyme pour aborder avec ironie les rapports singuliers qu'entretiennent les artistes avec l'argent. Yann Dumoget est familier de la pratique épistolaire qui l'a fait surnommer par l'historien de l'art Paul Ardenne le « Mercure anachronique ».

Ernest T. vit à Paris. Son travail est dans plusieurs Musées, Institutions, FRAC et dans des collections privées. Les peintures artistiques, dont une est présentée dans l'exposition, sont des déclinaisons des peintures nulles en ce sens qu'elles sont accompagnées, à la façon d'un cartel, d'une « Information consommateur ». Sept caractères du tableau y sont notés de 0 à 5, par l'auteur, en toute subjectivité.

Le travail de **Thierry Fournier** aborde la manière dont l'identité, l'altérité et les limites de l'humain se rejouent profondément dans une culture traversée par les technologies. Sa pratique est protéiforme : objets, installations, prints, pièces en réseau, sites web, vidéos, dessin, performances. Il vit et travaille à Aubervilliers.

La Promesse, est une série d'impressions numériques de 2016-2017. En affichant sous une forme statique des messages typiques de la publicité et du web, *La Promesse* met en évidence l'attente qu'ils suscitent d'une maîtrise sur soi et sur le monde et la suspension de l'attention qui en résulte.

Bérengère Hénin est née à Paris en 1983. Elle vit et travaille à Paris. Après avoir obtenu un diplôme de gravure à l'école Estienne, elle étudie la linguistique et les beaux arts. L'humour et la dérision sont récurrents dans son travail qui, au fil de ses idées, s'étend de la vidéo au dessin de presse en passant par l'installation monumentale dans l'espace public. En faisant appel à la mythologie ou à l'histoire de l'art, elle obtient des situations ultra-référentielles qui remettent en question les hiérarchies culturelles. Irrévérence mais aussi détournement, ironie, réflexion amusée sur l'art et ses codes, ses valeurs. Dernières expositions : 2017 The Internet of Me avec Pierre Clément, Benjamin Collet, Nicolas Lebrun, Mazaccio & Drowilal et anthony peskine. CACN Centre d'art contemporain de Nimes. 3 collectionneurs, autrement # 4. A Été 78, dans la collection de Catherine et Renato Casciani. 2016 : Le temps de l'audace et de l'engagement, De leur temps (5) collections privées françaises, Triennale de l'ADIAF, Institut d'Art contemporain de Villeurbanne.

Avec *En tenant compte* présent dans l'exposition sous la forme la plus classique du cartel, elle insiste sur la faculté qu'a l'art contemporain de se retourner comme un gant, de s'auto-proclamer, s'auto-justifier ou s'auto-flageller.

Sortie de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris en 2006, **Daphné Lalonde** dessine et peint des figures qui se confrontent à une réalité, un univers de la cruauté de la vie ou à une vision onirique et intime. Dans les dessins qu'elle présente, le cartel est "nomade", "volant". Il apparaît au centre de l'œuvre comme s'il s'était échappé pour envahir l'espace du dessin. Le cartel est matérialisé par un espace vide, autour duquel le dessin se déploie comme une enluminure du moyen-âge actualisée.

Luc Lapraye est un artiste français né en Bourgogne le 5 mai 1955 ; il vit et travaille à Paris. Après une carrière dans le monde industriel, l'artiste met ses compétences d'ingénieur au service de l'art. Il suit des cours d'histoire de l'art à l'École du Louvre, il élabore la plupart de ses œuvres sur le multiple de cinq et décline un imaginaire sériel, à la fois industriel et symbolique. Il se définit comme un "Global Artist", au sens où il prend acte des mutations de l'art contemporain et de son assimilation au marché de l'art, tout en restant attentif aux inégalités et aux bouleversements écologiques de la planète.

Avec sa pièce *Cartel & Cartel*, il a imaginé que tous les "Cartels" du monde étaient créés, contrôlés et validés par la société anonyme Cartel & Cartel, imposant sa marque et sa norme.

Éric Létourneau est un artiste « intradisciplinaire », un créateur radiophonique dont les actes se manifestent à travers différents espaces publics depuis les années 1980. Professeur à l'École des médias de l'Université du Québec à Montréal et codirecteur du réseau de recherche Hexagram, ses recherches portent sur la dématérialisation de l'objet d'art à travers les pratiques performatives, sur l'histoire de la création radiophonique au Québec (wikiradio.ca), l'usage des langues vernaculaires dans les musiques euro-païennes et sur l'herméneutique des textes rituels par la médiatisation du son. Sous le couvert de différents pseudonymes, il réalise également des actions qu'il nomme altérations. Son action altération numéro 7 de la chèvre phénomène, intitulée Polder, « Assèchement de tissus », fut présentée au Palais de Tokyo en 2006 dans le cadre de l'exposition « Notre histoire... une exposition collective d'artistes français émergents ». Les images montrent le dispositif de l'action réalisée clandestinement lors de cette Altération, comme un constat de manœuvre. « Les matériaux servant à ces interventions sont éphémères et ne laissent aucune trace permanente, ni dans les lieux, ni sur les œuvres une fois enlevés. Un document de « médiation » destiné au grand public, imitant en tout point le style et le mode de présentation spécifique de l'institution visée, recouvre également le descripteur habituel placé près de l'œuvre. Les Altérations ont pour fonction d'interroger les modes de constitution des œuvres produites dans les contextes institutionnels, et le processus de médiatisation qui les entoure dans le cadre des visites proposées dans les institutions ».

Dans l'exposition actuelle, *l'altération Polder* est relatée comme une partition dont la forme est libre, ouverte, que l'on peut interpréter à sa guise. Ici, la commissaire d'exposition et la galeriste ont choisi de la présenter sous la forme d'un récit photographique en imprimant les quatre images et le cartel avec les explications.

Depuis 1995, l'écriture est appréhendée dans le travail artistique d'**Isabelle Lévénez** comme un matériau bien plus que comme une forme, un matériau qui s'amalgame avec la matérialité même de l'œuvre, voire qui fusionne avec son concept. Tout s'opère dans une osmose, parfois une franche confusion, dont le résultat n'est plus de l'ordre d'une désignation ce qui est la fonction première de l'écriture mais relève tantôt d'un trouble, tantôt d'un éclatement, tantôt d'une révélation.

Dans la série montrée, elle redessine la littérature en arrachant des titres de livres. Elle griffe au calame à l'encre rouge pour faire écho au titre, elle érafle des mots images. Elle trace l'insensible écart entre la pensée et les mots. Ses lignes monochromes sont des graffitis de papier. Ses injonctions magiques sont la forme linguistique de faits de sensibilité.

Popy-Loly de Monteysson vit et travaille à saint-Germain-en-Laye, Présente son travail sur rendez-vous à Paris, rue de Charonne. Dessinatrice, plasticienne, sculptrice, participe à des expositions collectives au salon du dessin contemporain DDessin17, Paris, artiste invitée. Leight Block Museum of Arts, Chicago. Yerba Bueno Center of the Arts, San Francisco. SAM (Singapore Art Museum) Singapour. Los Angeles Municipal Art Gallery, Los Angeles. Brooklyn Museum of Arts, Brooklyn/New York. Formation à l'ESAG et l'ENSAD.

L'artiste avec la complicité du collectif #ACP#TF#AL, a élaboré un singulier cabinet de curiosités en réponse directe à cette problématique de l'œuvre-cartel ou cartel-œuvre. Cette installation *Car tel est mon bon plaisir* propose sur une étagère en verre un dessin au stylo bille représentant un cartel (horloge du XVIIIème siècle) soit l'œuvre "centrale" autour de laquelle s'articule tout un dispositif de réflexion et d'écritures plurielles. L'acquéreur aura ainsi la liberté créative d'assembler, de superposer au dessin des plaques de verre sablées, gravées, à la main d'extraits de textes de trois auteurs, respectivement un amateur d'art, un journaliste grand reporter et prix Albert Londres et une psychanalyste avec le dessin qu'ils commentent.

Le travail de **Simon Nicaise** (né en 1982 à Rouen, vit à Paris) se développe essentiellement dans les champs de la sculpture. Simon Nicaise détourne fréquemment des objets du quotidien qu'il transforme et charge de tensions pour révéler, entre autres, la fragilité de l'instant et du sens. Simon Nicaise participe à de nombreuses expositions dans des institutions et centres d'art en France et à l'étranger. Il est lauréat du Prix Jeune Création en 2009 puis du Prix Sciences-Po pour l'art contemporain en 2011.

Dans la *collection +1*, Simon Nicaise entreprend, selon un protocole déterminé et prédéfini, d'ajouter et d'apposer une unité supplémentaire à une sélection d'œuvres emblématiques empruntées au corpus de l'art minimal et conceptuel. Des références et des modèles qui lui sont chers, avec qui il noue des relations d'ordre affectif et qui sont convoqués comme un champ amoureux. Une collection obsessionnelle d'œuvres redéfinies sous le poids de la contrainte de l'unité supplémentaire, principe qui refrène et amplifie d'un même mouvement la potentialité de création. Dès lors, l'apposition d'un +1 interroge et perturbe la logique interne et les frontières de la sculpture par la prolongation de l'œuvre initiale en citation.

Né dans le 14^{ème} arrondissement de Paris, **anthony peskine** vit et travaille au Kremlin-Bicêtre. En 1996, il reçoit son premier ordinateur avec une connexion internet. À partir de ce moment-là, c'est le début de la fin. Il passe son temps à chercher tout et n'importe quoi. Ses travaux de recherche absurde et consciencieuse l'ont mené dans des lieux aussi variés que Bruxelles, Genève, Luxembourg, Nagoya, Nîmes, Nottingham, Ottawa, Paris, Tokyo ou Clamart. En 2011, il assiste à un concert de Prince. Les œuvres d'anthony peskine ne se qualifient pas. La phrase qui tenterait de les qualifier ne ressemblerait à rien.

Pour Le Paradoxe du Cartel, anthony convoque de très jeunes créateurs que nous avons coutume de faire travailler au quotidien sans prêter attention à la valeur artistique de leur travail. Canon MP540, HP Envy 5640, Canon MG5550 et Xpress M2022W / SAMSUNG sont tous nés après l'an 2000 en Asie du Sud-Est.

Depuis les années soixante dix **Pierre Petit** ne cesse de diversifier sa pratique par le biais de différents médiums: dessin, gravure, objet, installation, écriture, son, parfum... Son travail s'inscrit dans une démarche questionnant les rapports esthétiques entre l'art et la mondialisation ainsi que les conventions. Le travail de Pierre Petit est celui d'un artiste qui vit dans la transformation permanente de ce monde.

Les cartels présentés à la Galerie Valérie Delaunay appartiennent à une série de textes : Objets contés. Ces textes sont dans la transversalité des pièces réalisées et sollicitent un nouvel imaginaire. Les textes exposés : *La bulle – Le philosophe – Si elle savait* - sont sur un PVC blanc, le dispositif est minimal comme le sont les cartels. Place est laissée à la poésie.

Hubert Renard cherche à mettre en doute la matérialité de l'œuvre d'art et à bousculer les éléments qui l'entourent et la font exister, son « paratexte ». Il construit la possible carrière d'un artiste qui porte son nom, en créant une documentation qui raconte l'œuvre d'un artiste exemplaire apparu dans des années 70 et qui suit les modes et les grands débats qui ont marqué la fin du XX^{ème} siècle. Ce travail est montré sous forme d'expositions documentaires, de conférences-performances, ou bien publiée dans des catalogues d'exposition ou des monographies. Il s'agit de rejouer de façon décalée et avec humour les paramètres qui régissent et construisent une œuvre contemporaine, en parodiant ou soulignant les instances de légitimation les plus officielles ou les usages courants les plus tacites. Hubert Renard s'intéresse aux récits qui font l'art, qu'il met en œuvre dans des dispositifs reprenant les codes de l'exposition ou ceux de l'édition, à travers la fiction, le roman, la photographie, la vidéo, et, de façon privilégiée, le livre, support incroyablement moderne malgré son grand âge.

Sans cartel, sans médiation est une réponse littérale à l'invitation d'Isabelle de Maison Rouge à faire une œuvre qui soit son propre cartel. La proposition d'Hubert Renard est un protocole contenu dans fichier pdf, dont les instructions sont extrêmement simples : pour l'activer, le curateur ou le collectionneur, devra simplement éditer ce protocole et le présenter sans cartel ni médiation. Une œuvre que le regardeur ne pourra donc apprécier que par sa forme, sans autre indication ou information. Celui-ci comprendra cependant bien vite, outre le fait que cette forme peut varier à chaque présentation, que le résultat obtenu ressemble beaucoup à un cartel et à de la médiation.

Dans une société contemporaine dématérialisée donc fantasmée, **Pascaline Rey** privilégie les dimensions émotionnelles et sensorielles. Elle place le visiteur au cœur de la démarche en proposant une série d'expériences ludiques, souvent perceptives et tactiles. Cette approche permet de prendre conscience de l'écart entre l'image - le fantasme qu'elle véhicule - et la réalité, la vie vécue. Pour le Paradoxe du Cartel, elle propose deux cartels sensoriels à partir d'œuvres classiques : *l'Odalisque de François Boucher* et *Adam tel qu'il est représenté par Michel-Ange* dans la Naissance d'Adam au plafond de la Chapelle

Sixtine. Ces cartels sont en faïence, le visiteur est invité à les toucher les yeux fermés. Ses cartels donnent ainsi une nouvelle dimension à l'œuvre, celle qu'elle a choisie et qui va transformer la perception de l'œuvre elle-même. Puisque le cartel n'est-il pas précisément cet accessoire qui donnant "la vérité" d'une œuvre - notamment un titre - transforme la perception qu'on en a ?

David Brognon, né en 1978 à Messancy (B) et Stéphanie Rollin, née en 1980 à Luxembourg (L), vivent et travaillent à Paris et Luxembourg. Lauréats en 2013 du Best Solo Show à Art Brussels et finalistes en 2015 du Prix Fondation Entreprise Ricard à Paris, David Brognon et Stéphanie Rollin manipulent ainsi un matériau sociétal brut, souvent marginal, dont les motifs récurrents sont l'enfermement, l'attente et le contrôle. Des systèmes de confinement qu'ils confrontent à leurs propres systèmes de réfraction de la réalité, des prismes minimalistes capables de faire jaillir d'éclatants et fugaces arcs-en-ciel. Leurs travaux font partis de plusieurs collections publiques : The Israel Museum - Jerusalem, Israel / CNAP, France / MAC'S - Grand-Hornu, Belgium / Collection MUDAM, Luxembourg / FRAC Alsace, FRAC Poitou-Charentes et FRAC Lorraine, France...

Le projet *57 seconds* de 2017 se constitue de 3 photographies noir et blanc qui forment une pièce unique. La vapeur d'eau est le seul matériau de ce cartel/œuvre. Ecrit dans un goutte à goutte, 57 seconds annonce son propre devenir. Les 57 secondes nécessaires à son effacement, quand la vapeur submergera le texte, plongeant le spectateur dans l'état d'émerveillement.

Benjamin Sabatier Né en 1977 au Mans. Il vit et travaille à Paris. Son travail est représenté par les galeries Bertrand Grimont (Paris), Catherine Issert (Saint-Paul) et SNAP Projects (Lyon), The grass is greener (Leipzig). Depuis 2008, il enseigne les arts-plastiques à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Qu'il taille des crayons pendant 35h, crée la structure de production d'œuvres en kit IBK, s'empare de l'histoire ouvrière et militante de la ville de Besançon, réévalue les utopies du Mouvement moderne ou déploie une œuvre sculpturale marquée par une esthétique du chantier, Benjamin Sabatier interroge de manière récurrente le concept de travail, qui fonctionne comme étalon dans une démarche cherchant avant tout à inscrire l'art dans un contexte socio-économique plus large. Entre questionnements politiques et formels, le travail de Benjamin Sabatier, en invitant le spectateur à devenir lui-même producteur, s'envisage à l'aune des théories alternatives et émancipatrices du Do it Yourself.

Pour l'exposition Benjamin Sabatier présente le manuel de montage d'une œuvre en kit, présentant l'image de l'œuvre et l'ensemble des données d'un cartel (titre, date de création, dimensions, techniques utilisées). A l'instar des théories de l'art concret il explique les étapes successives de la réalisation.

Engagée, la démarche artistique de **Jeanne Susplugas** étudie toutes les formes et stratégies d'enfermement tant pour interroger les relations de l'individu avec lui-même qu'avec l'autre. Elle traite des pathologies du monde contemporain et s'applique à en traduire les signes et les symboles dans le champ des arts plastiques.

La série *Containers*, 2017, débutée en 2007 est inspirée des « containers » américains, flacons donnés dans les pharmacies avec le nombre exact de gélules requises pour un traitement. Sur ceux-ci sont inscrits le nom du patient, du médecin, du médicament... Les noms sont remplacés par des mots qui une fois assemblés forment des phrases, issues d'une collecte réalisée par l'artiste depuis plus de quinze ans au fil de ses lectures.

Avec *Control*, Jeanne Susplugas commence à réaliser, à la manière d'enseignes lumineuses, des mots forts qui en disent long sur notre société. L'artiste joue sur l'ambiguïté entre le matériau utilisé, lumineux, chaleureux et attrayant et la signification du mot, forte de strates interprétatives.

Agnès Thurnauer vit à Paris, travaille à Ivry. Elle a exposé dans des musées (Centre Pompidou Paris, Smak Gand, Seattle art Museum, CCCB Rio, Musée des beaux-arts de Nantes, musée d'Angers, musée d'Unterlinden Colmar..) dans des biennales et institutions (Kunsthalle Bratislava, Yermilov Center Kharkiev, Palais de Tokyo Paris, Biennale Lyon, Biennale de Cambridge...). Elle est représentée par Gandy Gallery à Bratislava et Galerie Bach à Bruxelles.

En 2014, elle a réalisé une grande exposition monographique au musée des beaux-arts de Nantes. Quand celle-ci s'est achevée, elle a gardé les cartels conçus par l'équipe pédagogique du musée, qui constituaient en eux-mêmes comme de petites œuvres, mettant en avant le rapport entre lisible et visible. Car les mots figurent. Cette exposition est la dernière que son père a vue avant de mourir. Il avait été enchanté de la visiter, particulièrement intéressé par la singularité de son accrochage.

Comme le catalogue avait été réalisé avant le vernissage, et qu'il ne contenait pas de vues d'exposition, Agnès Thurnauer a décidé de réaliser en son hommage un livre avec tous les visuels et où le seul texte serait celui des cartels. Ainsi, on déambule dans l'exposition au fil des pages qu'on feuillette, accompagné par l'espace blanc des cartels qui la ponctuent et la racontent.

Derrière la société pharmaceutique fictive, Jesus Had A Sister Productions, opère l'artiste canadienne **Dana Wyse**. A la manière d'une firme, elle propose à la vente des produits pharmaceutique. Ou du moins ... qui ont l'apparence de médicaments. Elle commercialise des formules magiques, rapides et bon marché l'aspect sous forme de pilules, cachets, pastilles ou petits accessoires, pour réaliser nos rêves et soigner nos bobos du quotidien. Sous couvert de nous vendre une aide thérapeutique et sous l'aspect d'une vulgaire médecine auquel nous avons tous recours, Dana Wyse porte un regard critique sur notre société, ses normes, ses stéréotypes, ses modèles et ses cadres. Elle incite le spectateur à une posture de questionnement.

Ses pilules fabriquées et conditionnées dans l'atelier Jesus Had A Sister Productions d'Aubervilliers, qui a des allures d'atelier clandestin sont montrés et vendus dans les librairies ou les boutiques des musées et lieux d'art contemporain, ainsi que dans quelques supermarchés, aux États-unis.

Dana Wyse l'artiste et son entreprise (Jesus Had A Sister Productions) s'octroient le statut d'une autorité divine qui exaucerait par la médicalisation les volontés du consommateur, le fétichisme de la marchandise se substituant à la prière.

